



LES ÉTRENNES DE L'ENFANT MALADE

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 4 décembre 1898

Quelle douce et belle température nous avons aujourd'hui !

— C'est avril qui vient visiter décembre. Et c'est peut-être d'un bon augure ?

Aussi, les jardins sont tout fleuris de jolies femmes. Les bébés et les fillettes battent des mains de plaisir, en trotinant dans le Luxembourg. C'est comme une répétition générale de la fête du printemps que mars et avril nous préparent.

Les oiseaux chantent gaiement et les feuilles, qui restent, valsent dans la brise printanière. Roses et violettes s'étalent à tous les coins de rues. Chacun en a, qui à la boutonnière de son habit, qui à son gentil corsage. Et le vent, qui arrache quelques pétales, va courant au-dessus de Paris. De partout s'élève une clameur de joie. La grande ville est heureuse ; elle croit avoir dérobé ce printemps hâtif à Nice qui va la boudier. Le plaisir spirituel débite de jolis mots qui demain, dans les faits-divers des journaux, feront le tour de la France.

Les petits bateaux-mouches glissent sur la Seine, bondés de gens, allant revoir les campagnes désertes dont les bois s'agitent sans frissons par le beau temps d'aujourd'hui.

On se demande ! « la chaleur de Paris ferait-elle peur à l'hiver ? »

Et les gracieuses parisiennes sourient !

* *

Notre très sympathique ami, M. Edouard Richard, ancien député, et actuellement en mission pour les

archives historiques du Canada, va quitter Paris dans quelques jours. Il retourne à Ottawa, après dix-huit mois de laborieuses recherches.

De sorte que, un à un, ils partent tous, nos vieux canadiens de la Société Canadienne de Paris.

M. Richard, qui s'est fait de puissants amis parmi les hommes les plus distingués de France, ne nous dit pas adieu, mais au revoir. — A bientôt, espérons nous.

* *

Je cueille ces lignes dans un journal d'hier :

La langue internationale. — M. Havelock Ellis, qui fut secrétaire de la section anglaise du congrès médical de Saint-Petersbourg, vient de publier, dans une revue russe, un article sur la langue internationale de l'avenir.

L'éminent critique — on sait, en effet, qu'outre ses études biologiques, telles que *Man and Woman*, *Psychology of sex*, M. Ellis est l'auteur d'études de philosophie et de littérature, *The New Spirit Affirmations*, par exemple — est convaincu de la nécessité d'une langue commune et accessible à tous.

Une langue internationale faciliterait les relations et fortifierait les sympathies entre les différents pays civilisés. Mais il faut que ce soit une langue vivante — et bien vivante. Le latin et le grec sont morts. Le volapük, l'esperanti, c'est quelque chose de pire, une langue artificielle.

L'espagnol ferait-il l'affaire ? C'est, dit M. Ellis, la plus simple et la plus logique des langues de la famille romane. Serait-ce le russe, parlé sur une vaste étendue, et qui, selon lui, est appelé à jouer un rôle historique ? Mais c'est une langue si difficile et peu concise.

Pour ce qui est de l'anglais, voici les conclusions de M. Ellis :

« C'est la Grande-Bretagne qui occupe la première place dans le monde par le nombre de ses bégues. Suivant toute probabilité, la langue est la cause même de cette regrettable supériorité. Les Chinois, qui pos-

sèdent une des langues les plus rythmiques ne béguaient jamais. Nous ne pouvons pas pourtant admettre que cette défectuosité de la langue vienne d'un défaut organique de notre système nerveux. »

M. Havelock Ellis insiste plus loin sur ce fait qu'en Angleterre les hautes classes de la société parlent tout autrement que le bas du peuple. « La langue anglaise ne peut donc avoir, en dehors des transactions commerciales, le caractère d'une langue internationale. C'est un des résultats de la situation insulaire tant vantée de notre pays. »

Finalement, M. Havelock Ellis opte pour la langue française.

Mme Marie Laurent reprendra, demain, au Théâtre-Antoine, le rôle qu'elle jouait dans *Britannia*, il y a cinquante ans !

Mme Laurent joua pour la première fois en 1838. Elle avait, alors, treize ans.

Sa mémoire est un musée de souvenirs. Elle sait l'histoire des grands-pères de ses admirateurs d'aujourd'hui !

* *

Sommaire du numéro de décembre de la *Revue des Deux-Frances* :

Y a-t-il une noblesse française, par le vic. A. de Royer ; Deux poésies, par P. Cheuvel ; Les guerres de la Révolution française, par F. Brunetière ; Tristesse mal rimée, par A. Fleury ; Echos de Paris, par A. Steens ; Chronique des Deux-Frances, par R. Brunet ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; *Sic vos non vobis*, par H. de Gourdouville ; Le Pôle Sud est découvert, par B. Gadobert ; Les colonisateurs, par B. Sulte ; Vent d'automne, par N. Herblay ; Consolation, par J.-H. Legaule ; La mode ; Gravures, portraits, etc.

On voit, par ce sommaire, que le vicomte de Roger continue, dans la *Revue des Deux-Frances*, la redoutable campagne qu'il avait commencée dans la *Revue des Revues* et qui a fait tant de bruit en France. Cette fois, c'est sur les marquis qu'il tire. Gare à messieurs les faux nobles !

M. Gadobert affirme, d'une manière très intéressante, que le pôle Sud est découvert. Et il apporte des preuves sérieuses.

Edouard Brunet

NOS GRAVURES

NOTRE FRONTISPICE

Notre jeune artiste photographe, M.J.A. Dumas, 112, rue Vitré, à Montréal, a voulu continuer les traditions de notre journal, et offrir, à nos aimables lectrices, à nos bienveillants lecteurs, le plus joli bouquet de fleurs comme cadeau de Nouvel An.

Que ce cadeau soit agréable à chacun !

Qu'il inspire, aux parents, la résolution d'être fidèles à leurs devoirs, et d'élever chrétiennement ces chers petits anges qui ne leur sont que prêtés et dont ils devront rendre compte à Dieu plus tard. Si la jeunesse était plus instruite dans la religion, dans la connaissance du petit catéchisme — et nous prétendons, d'accord en cela avec de grands savants qui n'étaient pas religieux du tout : Théodore Jouffroy, Jules Simon, Voltaire même et tant d'autres, nous prétendons que cette science est la clé de toutes les autres — si la jeunesse était ainsi élevée, on ne s'attirerait pas des reproches dans le genre de ceux que Mgr Bruchési a dû faire par sa lettre ouverte du 19 décembre dernier.

Que les enfants restent toujours, de leur côté, soumis et respectueux : leurs parents tiennent la place de Dieu, qu'ils ne l'oublient pas.

Tels sont nos vœux de bonne année ; nous croyons que par là le bonheur règnera dans toutes les familles, par conséquent dans tout l'Etat.

PARLEMENT MODÈLE

Nos jeunes étudiants viennent de clore leur session du Parlement Modèle. On se rappelle que les libéraux avaient le pouvoir ; de sorte qu'en ce mois de